

Séverin
Muller



À l'abattoir

natures sociales]

Éditions de la Maison des sciences de l'homme
Éditions Quæ

À l'abattoir

Séverin Muller

À l'abattoir

Travail et relations professionnelles
face au risque sanitaire

Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris
Éditions Quæ, Versailles

Directeurs de collection
Raphaël Larrère
François Sigaut

Première de couverture
« Danse avec la mort »
Photographie Séverin Muller

ISBN : 978 2 7592 0317 8 (Quæ)
ISBN : 978 2 7351 1170 1 (MSH)

© 2008, Fondation de la Maison des sciences de l'homme, Paris
Éditions Quæ, Versailles

Sommaire

Préface, par Jean-Michel Chapoulie	1
Remerciements	9
Introduction	11
Les abattoirs, valeur heuristique et représentations sociales	14
Des industries à risques	18
Un parcours de recherche à l'abattoir	25
L'observation participante transversale	28
Les écueils du double jeu	38
1. LE RISQUE SANITAIRE ENTRE SANTÉ PUBLIQUE ET LOGIQUE DE MARCHÉ	45
Des établissements municipaux aux sites industriels privés	46
La surveillance administrative des dangers sanitaires du XIX ^e au milieu du XX ^e siècle	47
Le rôle des vétérinaires dans la codification des pratiques	51
L'éducation sanitaire des bouchers	54
Vers le productivisme : les trois phases de la modernisation	56
La décomposition du métier : deux études de cas	61
De la spécialisation des instances vétérinaires au désengagement de l'État	68
La crise de la « vache folle » : le risque requalifié	71
De la connaissance du danger à sa médiatisation	72
Des corps d'experts sur un champ de bataille	75
Le nouveau modèle de gestion des risques : les solutions préexistent aux questions	79
Les termes de la responsabilité juridique redéfinis	82
Abagro, une entreprise dans la tourmente	84
Une situation privilégiée dans un secteur en crise	85
Développer les procédures dans l'urgence	87
Des transformations en chaîne	91
Les acteurs professionnels face au bouleversement des principes d'action	94

2. LE TRAVAIL OUVRIER. LES FORMES D'ACCOMMODEMENT AU RISQUE SANITAIRE	99
Du système technique aux catégories d'ouvriers :	
le lien distendu	100
Les transformations d'une main-d'œuvre devenue rare	101
Des postes discrédités par les candidats potentiels	105
Des critères de recrutement revus à la baisse : changement de profil du personnel	107
La contradiction entre la déréglementation de la main-d'œuvre et la sophistication des procédures	111
La chaîne d'abattage. Un « sale boulot » reconfiguré	113
Le « démontage » des bovins : de l'animal tracé au produit industriel	114
De la mise à mort à « l'habillage » : scènes de transformation du souillé au propre	117
L'éviscération et la finition : les matières à « haut risque »	126
Le rapport des ouvriers à la mort animale	132
L'atelier de découpe : une hiérarchie de métier désadaptée à l'environnement industriel	137
Les valeurs de métier et le savoir mythifié comme signes d'appartenance et de distinction	142
Les tâcherons et les bouchers, entre production de masse et travail à l'unité	150
Le temps, révélateur des relations de travail	157
La solidarité d'ajustement face à la transformation des contraintes	162
La norme de production à l'épreuve de la traçabilité	163
L'initiative et l'entraide	165
Le contrôle des aptitudes au travail : l'autorecrutement et l'apprentissage des codes de conduite	168
L'adaptation concertée comme compétence collective	172
3. LES DIRIGEANTS FACE À LA JUDICIARISATION	175
Les relations entre services sous l'emprise de la logique commerciale	176
Trois services et leurs personnels : commerce, production et qualité	176
Le travail au quotidien. Coopération et mise en concurrence	183

Logique de marchandage et gestion du secret : les habiletés des commerciaux	191
Des conflits internes suscités par les demandes des clients : une étude de cas	194
Une interprétation des cas : les composantes inéluctables de toute entreprise collective	201
La « mise en transparence » des actes : obligation légale et bienfaits du « temps réel »	203
De l'élaboration du projet au groupe de pilotage	204
Les espoirs contrariés par la résistance des commerciaux au projet	208
La traçabilité des actes subvertit les relations marchandes	211
Faire face aux incidents sanitaires critiques.	
L'influence croissante du service qualité	213
La situation initiale du service qualité : développer les procédures sans avoir les moyens de les faire appliquer	213
Les enjeux des procédures de rappel : la graduation des risques sanitaires et économiques	216
Les interventions inopinées des ministères en crise : des actes contestables aux effets incertains	221
Les méthodes procédurales du service qualité avalisées par la direction	224
Que deviennent les frontières de l'entreprise face au risque collectif ?	227
4. LA SURVEILLANCE CROISÉE OU LES IMPASSES	
DU MODÈLE DE GESTION DES RISQUES	233
Les agents vétérinaires dans les ateliers : la coopération nécessaire avec les contrôlés	234
Les « véto » : statuts et méthodes de travail	235
Le « cul entre deux chaises »	240
La proximité sociale des techniciens et des ouvriers	243
Entre la règle et l'opportunité de la sanction	246
La crispation des relations entre l'inspectrice vétérinaire et les cadres dirigeants	247
Une entente fragile	248
Quand ça se gâte. La rupture des arrangements	250
Formes d'administration de la preuve et maîtrise technico-juridique : de la ressource à la contrainte	255

Les visites et la mise en scène du travail : le révélateur des antagonismes du système normatif	259
Les visites de courtoisie : la dimension spectaculaire mise en avant	262
Les visites des instances officielles : le respect de la légalité avant tout	264
Les visites commerciales des clients : la mobilisation générale	266
Les visites de certification : les examens de passage	267
Les visites internes de routine : comment s'informer sans l'aide de l'encadrement	270
Conduites adaptées et critiques de la « défaillance humaine »	272
Conclusion	277
Références bibliographiques	283
Filmographie	293
Glossaire	295

Jean-Michel Chapoulie

Préface

Les abattoirs ne sont pas l'un des lieux les plus visibles et les plus souvent fréquentés par les lecteurs des ouvrages de sciences sociales. Suscitant souvent la répulsion, et au moins l'évitement, ils appartiennent, avec quelques autres, à cet arrière-plan d'objets associés à des dilemmes moraux, comme on en trouve dans toute société. C'est certainement une des fonctions utiles que peuvent remplir, mais que ne remplissent cependant pas si souvent, les recherches de sciences sociales, comme d'ailleurs parfois le journalisme ou la littérature, de placer en pleine lumière ces objets et d'explicitier les enjeux sociaux qui leur sont associés. C'est ce que fit pour les abattoirs, à un moment où la sociologie n'était pas encore devenue une entreprise de recherche sur le monde contemporain, le roman d'Upton Sinclair, *The Jungle*. Reposant sur une observation dans les lieux, lu comme un document saisissant sur les abattoirs de Chicago en 1904, sur leur hygiène et sur la condition de leurs travailleurs, il suscita une intervention du président des États-Unis de l'époque et l'élaboration d'une réglementation pour une activité éminemment lourde de risques pour la santé publique¹.

L'ouvrage que l'on va lire, qui éclaire la situation actuelle des abattoirs industriels en France (et sans doute en Europe), paraît après un événement public – l'épizootie d'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB) de 1996 – et rappelle que les problèmes sanitaires liés à la production et à la consommation de viandes ne sont pas maîtrisés une fois pour toutes, mais au contraire condamnés à resurgir de temps à autre. Il prend place aussi en France, comme on le verra, au moment de l'installation d'un nouveau régime de prise en charge des risques sanitaires, témoin d'une transformation de première importance de la conception du rôle de l'État qui concerne bien d'autres secteurs d'activités. Avant de revenir sur ce

1. L'ouvrage d'Upton Sinclair a été presque immédiatement traduit en français sous le titre *La Jungle*, réédité avec une préface substantielle de Jacques Cabau en 1975 (UGE), et récemment, en 2003, dans une nouvelle traduction chez Mémoire du livre.

que cet ouvrage apporte de nouveau à notre connaissance du travail, des entreprises, ainsi qu'à la prise en charge des risques sanitaires dans la période actuelle, il convient d'attirer l'attention sur la démarche qui a permis de parvenir à des analyses solides, claires, frappantes.

L'ouvrage de Séverin Muller est l'une des premières réalisations abouties d'une sorte de mouvement intellectuel qui s'est étendu sur une vingtaine d'années dans les sciences sociales françaises, un peu à l'écart des modes éphémères qui traversent celles-ci – même s'il n'est pas loin d'en être devenu un ces dernières années. Avec d'autres, j'ai contribué à cette orientation, et j'indiquerai ici les justifications intellectuelles de celle-ci, sans ignorer que tous les participants à ce mouvement ne les partageaient sûrement pas.

Ceux qui n'acceptent pas les œillères disciplinaires des différentes spécialités de sciences sociales savent depuis longtemps que les objets étudiés par l'historien, l'anthropologue, le sociologue (pour ne pas allonger excessivement la liste des spécialités définies par les départements universitaires) sont les mêmes, comme la logique de leurs démarches. Seuls les distinguent le « métier », produit par les traditions d'enseignement propres à chaque spécialité universitaire, et la relation aux objets étudiés. Celle-ci varie avec les contraintes qu'impliquent les distances temporelle et culturelle à l'objet étudié, parfois trop faibles et parfois trop grandes pour ne pas rendre difficile l'accomplissement rigoureux des opérations de recherche : d'où les périls alternatifs de la cécité du converti et de l'incompréhension du martien – pour paraphraser le titre d'un article de réflexion sur le travail de terrain de Fred Davis (1973). Il était sans doute inévitable qu'un jour, se débarrassant des fausses questions engendrées par la défense catégorielle des limites des spécialités universitaires, des chercheurs essaient de cumuler les profits intellectuels des approches et des savoir-faire éprouvés de différentes spécialités. Cette idée peut d'ailleurs difficilement passer pour nouvelle : on la trouve par exemple à l'occasion formulée par l'un des fondateurs des *Annales*, l'historien Lucien Febvre. On la trouve aussi quelques années plus tôt chez le sociologue de Chicago, Robert Park, et chez son continuateur Everett Hughes, qui ont inspiré les premiers programmes de recherches ethnographiques sur la société américaine de leur temps. On voit que c'est dans la postérité des traditions de recherches les plus fécondes des sciences sociales que s'inscrit le livre de Séverin Muller.

De la formulation d'un programme de recherche à sa réalisation, il passe souvent, dans les sciences sociales, le temps qui sépare deux générations. On ne peut citer, pour la France, que l'ouvrage pionnier

récemment paru, de l'historien Nicolas Hatzfeld, *Les gens d'usine ; 50 ans d'histoire à Peugeot-Sochaux (2002)*, qui s'appuie à la fois sur une longue expérience de la fréquentation, comme ouvrier d'abord, comme chercheur ensuite, des ateliers de Peugeot, et sur un travail classique d'historien. La démarche suivie par Séverin Muller est analogue, mais dans un contexte socio-politique qui est bien différent. L'époque n'était plus, il y a dix ans, quand débuta sa recherche sur les abattoirs, aux engagements militants pour la cause ouvrière. Il pouvait s'y substituer, mais ce ne fut pas alors très fréquent parmi ceux qui commençaient une thèse, un scepticisme à l'égard des affirmations sommaires sur la disparition prochaine ou accomplie de la classe ouvrière, et une sympathie compréhensive pour la condition des classes populaires qui est utile, sinon nécessaire, au bon accomplissement du travail ethnographique dans un lieu comme l'abattoir. Le projet de Séverin Muller – étudier le monde, moralement peu apprécié par les classes moyennes et supérieures, et généralement laissé à l'écart de l'attention publique, des abattoirs –, est un peu antérieur à l'épizootie d'ESB. Il témoigne d'un sain esprit de réaction contre les problématiques d'actualité et les facilités d'accès.

Pourquoi cumuler les approches historiques et ethnographiques pour étudier le fonctionnement actuel des abattoirs ? On ne saurait donner le conseil de le faire à qui est pressé d'achever une thèse, car si le travail historique peut être rapide lorsque les sources archivistiques existent et sont commodément accessibles, le travail ethnographique exige toujours temps et patience et reste inévitablement grevé d'incertitude : nul ne peut être assuré de pouvoir étudier ce qu'il souhaite sur un temps assez long pour en tirer des conclusions solides. Il existe cependant de solides raisons qui plaident pour l'association de ces deux approches.

Pendant une longue période, la démarche ethnographique, c'est-à-dire une présence longue, avec un carnet de notes et une liste d'interrogations à l'esprit, dans les lieux où prennent place les phénomènes étudiés, fut peu valorisée par les sociologues français. Cette démarche, pensaient ceux-ci, était grevée par la subjectivité du chercheur et conduisait à des conclusions difficilement généralisables, en un mot pas assez « scientifique ». Cette dévalorisation, évidente après 1950, n'était pas sans rapport avec la faible reconnaissance accordée à la discipline nouvelle, et par ailleurs politiquement suspecte, qu'était alors la sociologie, dont les principaux commanditaires se trouvaient, dans les années soixante, du côté des hauts fonctionnaires modernistes soucieux de connaissances à l'échelle nationale qui leur permettraient d'étayer ou de justifier leurs décisions. Mais cette dévalorisation de la démarche ethnographique a

commencé à s'effacer à la fin des années quatre-vingt, parce que les critiques du « savoir » produit par les grandes enquêtes statistiques reposant sur des questionnaires ont fini par trouver l'oreille « bienveillante » d'une partie des chercheurs de sciences sociales, mais aussi avec l'apparition de nouveaux commanditaires détachés des problèmes de la représentativité des échantillons au plan national (des villes et autres collectivités locales, des institutions, des entreprises, etc.). Si l'on excepte les analyses démographiques – et l'on peut facilement comprendre pourquoi – les enquêtes par questionnaire débouchant sur une exploitation statistique ont produit des connaissances certes précieuses dans certains domaines, comme celui des comportements clairement identifiables de la population (à propos du travail, des consommations, les pratiques culturelles, etc.) mais toujours un peu sommaires. Et les connaissances ainsi produites n'ont guère progressé que par l'élargissement des enquêtes à de nouveaux aspects de la vie sociale. Leurs points faibles se trouvent en effet dans un recours à peu près inévitable à des catégories d'analyses dérivées de catégories constituées (juridiquement, administrativement ou par les perceptions communes) de la vie sociale, ainsi qu'au caractère nécessairement routinier de la production et de l'exploitation des données statistiques. Ce sont les enquêtes ethnographiques, moins contraintes dans leurs catégories de recueil de données et d'analyses, et donc plus ouvertes sur une compréhension en finesse, qui peuvent permettre d'aller plus avant dans la compréhension de la vie sociale.

Ce type d'enquête implique d'abord un apprentissage des perceptions, des catégories de pensée, des comportements du milieu étudié : on en trouvera ici une excellente illustration. Le lecteur découvrira ainsi le monde complexe, techniquement, institutionnellement et socialement, de l'abattoir contemporain en tant que lieu de travail ; les risques et les difficultés des divers postes de travail ; les différents types d'ouvriers et les codes de comportements qui se sont informellement établis, et dont le non-respect par le personnel entraîne rapidement le renvoi de l'abattoir. Seule une présence durable peut fonder cette connaissance qui doit être transmise au lecteur pour que celui-ci accède à une compréhension en finesse du monde étudié. On imagine sans peine ici le caractère partiel et superficiel d'une analyse qui reposerait seulement sur des entretiens. Un bon ethnographe, celui qui ne manque ni de capacités de sociabilité, ni d'esprit critique, ni de l'expérience antérieure de milieux variés doit découvrir d'abord les significations que prennent pour ceux qui y vivent les éléments de l'univers qui les entoure. Même si le chercheur de terrain peut se préparer à cette découverte, par la lecture de ses prédécesseurs

dans l'étude du même genre d'objet, par des contacts avec des témoins, etc., il doit appréhender – le sociologue américain Herbert Blumer a été le premier à insister à juste titre sur ce point – la singularité des lieux et des temps, toujours renouvelée au fil des interactions sociales (1969). La socialisation de l'ethnographe dans l'univers qu'il veut étudier n'est cependant qu'une première étape. Il lui faut ensuite découvrir les contradictions cachées, les pratiques non codifiées d'un groupe, les normes respectées par ses membres mais déniées (il s'en trouve sans doute dans tous milieux), bref une partie des phénomènes sociaux les plus importants pour la compréhension approfondie d'une situation sociale. Pour importante qu'elle soit, l'intelligibilité ethnographique n'est cependant qu'une partie de ce qui est nécessaire aux analyses d'un dispositif institutionnel comme l'abattoir. Qui ignorerait la longue évolution qui a conduit aux abattoirs actuels, les forces sociales qui ont entraîné la transformation de l'intervention des pouvoirs publics, et s'enfermerait dans le présent immédiat a peu de chance de saisir les déterminations structurelles qui s'imposent aux travailleurs de l'abattoir sur le mode de l'évidence. Une conscience aiguë du temps, c'est-à-dire des différentes formes de celui-ci – le temps biographique des différents protagonistes, le temps de l'établissement étudié, etc. – devrait certes figurer dans le bagage intellectuel de celui qui étudie une institution ou une entreprise (et bien d'autres objets sociaux). Il faut reconnaître qu'il n'en est pas ainsi actuellement, en France et ailleurs. L'illusion que l'étude circonscrite au moment contemporain d'un objet ou d'un ensemble de phénomènes sociaux pourrait déboucher sur une analyse généralisable à une classe plus large d'objets (par exemple un type d'organisation de l'industrie, un type d'institution, ou encore un type de délinquance) constitue de fait un élément central de l'idéologie professionnelle de la majeure partie des sociologues. Contemporains ou non de l'observateur, les objets étudiés par les sciences sociales sont marqués par leurs déterminations temporelles, mais il est à peu près impossible de découvrir et d'explicitier celles-ci par la seule analyse du présent². Il est ainsi plus fécond de considérer que les sciences sociales étudient non des objets ou des « faits » sociaux, mais des *processus* qui modèlent et redéfinissent en permanence ceux qui nous apparaissent ainsi.

2. Une présentation d'un point de vue attentif à l'historicité des catégories d'analyse est formulé par Jean-Claude Passeron : *Le raisonnement sociologique*, Paris, Albin Michel, 2006 (2^e édition).

L'ouvrage de Séverin Muller témoigne d'une sensibilité historique plutôt rare chez les sociologues, et dans un cas où celle-ci était particulièrement nécessaire. L'intelligibilité de ce qui se passe aujourd'hui dans les grands abattoirs industriels – une entreprise typique de la phase dans laquelle se trouve actuellement la filière – s'appuie ici à la fois sur la connaissance de l'ensemble du processus d'évolution de ce secteur d'activités et sur celle des singularités du moment particulier dans lequel a pris place la recherche.

C'est seulement en adoptant une perspective temporelle large que l'on prend la mesure des transformations du rôle de l'État. Le contrôle direct des abattoirs, que symbolise, à la fin XIX^e siècle, le caractère public (municipal) des plus grands d'entre eux, témoigne des craintes pour la santé publique, et c'est aux maires et aux services vétérinaires que leur organisation et leur surveillance sont alors confiées. La « modernisation » des abattoirs postérieure à la Seconde Guerre mondiale est marquée, après 1965, par une insistance croissante sur la productivité et l'organisation du marché de la viande au niveau national, et rapidement au niveau international. De nombreux abattoirs publics ferment dans les années suivantes en raison de leur trop petite taille et de leur insuffisante productivité ; comme celui des Deux-Sèvres qu'a étudié plus particulièrement Séverin Muller. Simultanément, des grands groupes de distributions construisent de nouvelles unités, à la fois abattoirs et sites de conditionnement des viandes et de production de plats cuisinés. Le contrôle sanitaire qui était passé sous l'autorité exclusive de l'État en 1965, est contesté pour les nouveaux abattoirs à haute productivité, le manque de personnel vétérinaire rendant peu efficaces ces contrôles que les industriels considèrent d'ailleurs comme une entrave à la libre concurrence. Un modèle d'autocontrôle en matière sanitaire, emprunté aux pays anglo-saxons, devient une référence et les entreprises, avec la création des services de qualité, prennent une importance croissante dans la définition du contrôle sanitaire.

C'est dans l'un des abattoirs modernes lié à un groupe de distribution que Séverin Muller a réalisé sa recherche ethnographique. Lorsque son enquête de terrain a commencé, au début de 1998, cet abattoir venait de subir le contrecoup de cet évènement majeur pour le secteur de la production de viande que fut la crise de la « vache folle », la définition comme problème de santé publique de l'épizootie d'ESB, sous-produit archétypique des innovations d'une industrie agroalimentaire très dynamique et « innovante ». Les controverses publiques qui l'ont accompagnée sont aujourd'hui loin d'être éteintes, bien que les conséquences en matière

de santé publique semblent moins importantes que celles redoutées en 1996³ par les experts. Dans ce contexte, un nouveau dispositif de gestion sanitaire est mis en place qui se substitue aux prescriptions réglementaires dont le respect est contrôlé par l'État : la gestion des risques par la « traçabilité » et l'autocontrôle, un système importé des États-Unis. Celui-ci introduit de nouvelles contraintes dans les ateliers de production, mais transforme aussi les relations des abattoirs avec l'élevage et la distribution. Comme le souligne Muller, c'est évidemment par un acte de foi auquel participent les autorités ministérielles et européennes que la traçabilité est érigée en garantie sanitaire. Celle-ci permet en revanche de définir clairement la procédure juridique qui donnerait la possibilité d'établir et éventuellement de partager les responsabilités.

Le jeu entre ces contraintes et celles qui renvoient à la productivité, aux activités de vente, aux relations internes entre les différents services et catégories de travailleurs – le personnel ouvrier des ateliers, le service qualité, le service commercial, le service vétérinaire interne à l'entreprise – est au centre des analyses de Séverin Muller.

Celui-ci part de l'observation de ce qui se passe dans les ateliers, ces chaînes de « démontage » où le travail doit être adapté à la diversité de la matière première – par opposition aux chaînes de montage des industries mécaniques ou électroniques. On retrouvera ici le monde viril du travail ouvrier soumis à des contraintes de productivité, avec ses jeux d'antagonismes et d'alliances déjà décrits par Donald Roy dans ce qui reste aujourd'hui un modèle d'étude ethnographique du travail ouvrier. L'analyse se poursuit par l'étude des activités des différents services et de leurs conflits chroniques et pour ainsi dire fonctionnels. Il n'est pas fréquent qu'une recherche ethnographique puisse englober les deux pôles que constituent les travailleurs de base et l'encadrement, car cela suppose que le chercheur ait réussi à maintenir un délicat équilibre dans la confiance qu'il inspire aux différentes parties.

Séverin Muller ramène pour conclure son lecteur de nouveau dans l'atelier de production, en rapportant les représentations offertes aux différents types de visiteurs de celui-ci : représentants d'instances officielles, direction soucieuse de productivité, clients de l'abattoir, autorités chargées du contrôle sanitaire, visites de certification par différents organismes, etc. On découvre ainsi le caractère fragile et donc inévitablement instable de l'équilibre qui s'instaure entre les différentes contraintes – de

3. On recenserait aujourd'hui 161 cas de maladies humaines en cours de développement en Grande-Bretagne, le pays le plus touché par l'épidémie (*Le Monde*, 12 septembre 2006).

qualité, de respect des délais de production, de santé publique, de productivité. On peut relever aussi dans le fonctionnement des abattoirs les effets d'une tendance que l'on trouve aussi bien dans les industries que dans les institutions qui « traitent » une population (comme les services sociaux, les hôpitaux, les écoles, etc.) : l'instauration de procédures de plus en plus complexes, et par voie de conséquence, une complexification des organisations de travail qui doivent respecter celles-ci. Cette complexité a une incidence importante, comme on le voit ici, sur le travail, y compris celui qui est tenu pour « peu qualifié », et rémunéré en tant que tel. On trouvera bien d'autres analyses stimulantes dans un ouvrage qui fait souvent penser par la finesse du travail d'observation aux analyses de Donald Roy. Il va au-delà de celui-ci en prenant en compte non pas seulement l'une des parties impliquées dans les actions étudiées, mais l'ensemble de celles-ci : ouvriers, personnels de contrôle et d'encadrement divers ou agents commerciaux chargés de l'écoulement des produits.

Remerciements

Sans l'accueil compréhensif et bienveillant de toutes les personnes rencontrées lors des différentes phases de l'enquête, cette étude serait sans corps. Je leur adresse toute ma sympathie et mon respect pour le temps qu'ils m'ont aimablement consacré.

Mes collègues en sociologie et en histoire, membres du Clersé (Centre lillois d'études et de recherches sociologiques et économiques du CNRS), du Geti (Groupe de recherche école, travail et Institutions de l'université Paris 8) et du Prato (Pratiques, travail et organisation de l'EHESS) m'ont permis de bénéficier d'un environnement intellectuel stimulant pour enrichir mes réflexions aux différentes étapes du travail d'analyse et d'écriture.

Je tiens tout particulièrement à remercier Daniel Bizeul, Jean-Pierre Briand, Jean-Michel Chapoulie, Alain Chenu, Anne Lhuissier, Danièle Linhart, Michel Samuel, Noëlie Vialles, Michel Villette et Florence Weber dont les lectures critiques ont permis d'améliorer cet ouvrage.

Je suis reconnaissant à Raphaël Larrère et François Sigaut pour l'attention qu'ils ont portée à l'aboutissement de ce travail et remercie Marie-France Robin pour la relecture finale.

